



Avec Alain Françon, Marivaux à cœur ouvert

Dans «Les Fausses Confidences», le metteur en scène fait entendre merveilleusement la langue du dramaturge

THÉÂTRE

GENÈVE (SUISSE) - envoyée spéciale

Quand l'amour parle, il est le maître, et il parlera. L'homme qui le dit est un valet nommé Dubois, et il est le *deus ex machina* de ces *Fausse Confidences*. Chez Marivaux, l'amour parle, se parle, se dit autant pour s'avouer que pour se travestir, peut-être n'existe-t-il que parce qu'il se parle, dans une forme de performativité des mots. Les jeux de l'amour sont d'abord des jeux du langage, qui masque ou trompe autant qu'il dévoile. La langue est première chez le maître de l'amour français, et c'est d'abord elle qu'Alain Françon fait entendre, merveilleusement, dans ce spectacle limpide et subtil.

Rien de spectaculaire ici. Comme un maître zen, Alain Françon semble d'un spectacle à l'autre épurer son geste, poussant toujours plus loin son travail, devenu rare de nos jours, d'héritage vitézien, sur la manière dont la langue traverse le corps des acteurs, laissant affleurer aussi bien les non-dits que les dits de ce qui se joue. Et si l'ensemble de la représentation coule avec évidence, c'est que le mélange de naturel et de théâtralité au cœur de l'art de Marivaux est dosé de manière si parfaite que justement il ne se voit plus.

Machination matrimoniale

Que se joue-t-il ici, dans cette nouvelle variation sur la machination matrimoniale chère au divin Marivaux ? En sa demeure, Araminte, jeune veuve aussi belle que riche, va être l'objet d'une étrange conspiration. Ayant besoin d'un nouvel intendant, elle se voit recommander par son oncle un jeune homme, Dorante, qui n'a pas réussi comme avocat et connaît un revers de fortune. En réalité, Dorante cherche à entrer dans la place pour conquérir la belle, dont il se dit fou amoureux, depuis qu'il l'a croisée un soir à l'opéra.

Dorante («*d'or, hante*», dirait un mauvais jeu de mots lacanien) est-il vraiment «*timbré d'amour*», est-il plutôt attiré par la position sociale d'Araminte, ou l'amour et

le désir social se mêlent-ils, comme il en est souvent dans la vie ? Il n'y aura pas forcément de réponse. Un homme tire les ficelles, qui, lui, veut absolument que son poulain (son pantin ?) devienne le maître des lieux : Dubois, valet de Dorante, qui a autrefois servi chez Araminte. Que joue-t-il là-dedans ? Quel est son désir ? Ce désir est-il dirigé vers l'or, vers Dorante, vers Araminte ? Est-ce le seul plaisir du manipulateur ?

En attendant, Dubois permet à Marivaux de déployer sa machination théâtrale, à coups de billets doux, de portraits cachés et de fausses confidences tous azimuts. Autant de coups de théâtre réjouissants par lesquels il décline, avec un brio étincelant, les thèmes du double, du masque, de l'image de l'aimé(e) telle qu'on la construit comme une fiction.

La beauté de la pièce tient tout entière dans le chemin que va faire Araminte, à travers cette manipulation, pour trouver sa liberté et décider d'aimer Dorante, malgré tout. C'est elle qui le choisit, au final, contre les conventions de son temps, contre sa mère, l'effroyable et moliéresque Madame Argante, qui voulait à tout prix la voir épouser un comte. Elle le fait au fil d'un parcours initiatique où la vérité de l'amour et l'amour de la vérité semblent aussi friables l'un que l'autre, mais doivent néanmoins faire l'objet d'un pari existentiel.

La beauté de ce personnage unique dans le théâtre du XVIII^e siècle, qui réussit à échapper aux rôles assignés de manipulatrice à la Merteuil ou de victime à la Cécile Volanges, tels que fixés par Laclos dans *Les Liaisons dangereuses*, a tenté nombre de grandes actrices – dans l'histoire récente, Anouk Grinberg et Isabelle Huppert, notamment. Georgia Scalliet, comédienne devenue trop rare, est une fois de plus magnifique en Araminte, laissant affleurer sur son visage et dans tout son être une infinité de sentiments.

Un classicisme à la Kubrick

Comme pour son metteur en scène, c'est bien un grand art d'actrice qui se déploie ici, de manière on ne peut plus subtile et anti-spectaculaire, au fur et à

mesure que se dessine le portrait d'une femme qui, dépassant les coquetteries des bourgeois et des aristocrates de son temps, trouve la voie de la générosité et de la sensibilité à travers le piège qui lui est tendu.

Autour d'elle, tous les comédiens sont excellents, dans le décor, étonnamment classique pour Alain Françon, signé par son fidèle scénographe Jacques Gabel. Encore s'agit-il là d'un classicisme à la Kubrick, empreint d'une forme d'abstraction, qui sert avant tout à ménager les hors-champ de l'histoire. Pierre-François Garel est

parfait en Dorante opaque – aux autres comme à lui-même, sans doute. Gilles Privat, merveilleux acteur qui tient du clown aérien et naïf, est un Dubois inattendu, à contre-emploi : il a un petit côté Nosferatu, avec son crâne rasé et son visage très blanc, qui suggère qu'il est bien le vrai vampire de l'histoire. Quant à Dominique Valadié, elle offre de grands moments dans la peau d'une Madame Argante dont la méchanceté s'appuie sur une bêtise crasse.

Le plus étonnant est peut-être que Françon fasse le choix d'un Marivaux à cœur ouvert, lui qui a longtemps fait montre d'une certaine radicalité, notamment à travers son compagnonnage avec l'auteur Edward Bond (1934-2024). Avec ces *Fausse Confidences*, il laisse s'exprimer une vibration rare au théâtre, digne d'un morceau de Schubert, où la gravité s'enveloppe de légèreté, où la fraîcheur et le sentiment semblent malgré tout à même de faire

pièce à la noirceur et à la manipulation. «*Toutes les œuvres de Marivaux sont des triomphes de l'amour*», glissait le metteur en scène à la fin de la représentation, à Genève, où le spectacle a été créé.

«*Dans tout ce qui s'est passé chez vous, il n'y a rien de vrai que ma passion, qui est infinie, et que le portrait que j'ai fait*», dit Dorante à Araminte à la fin de la pièce. Mais l'art de Marivaux est bien celui du double jeu. Dans la peau de Pierre-François Garel, Dorante semble jusqu'au bout torturé par un secret ou une culpabilité sourde. Comme s'il n'était pas très sûr lui-



même que son coup de foudre ne soit pas un coup de fourbe. ■

FABIENNE DARGE

Autour de Georgia Scalliet, magnifique en Araminte, tous les comédiens sont excellents

Les Fausses Confidences, de Marivaux. Mise en scène : Alain Françon. Théâtre des Célestins, Lyon, jusqu'au 17 novembre. Théâtre Nanterre-Amandiers (Hauts-de-Seine), du 23 novembre au 21 décembre.



Dominique Valadié, Alexandre Ruby, Georgia Scalliet et Yasmina Remil, au Théâtre de Carouge, à Genève (Suisse), le 22 septembre. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

